

Allée des Jasmins

21 h 17

Il n'y a pas un chat dans la rue Gambetta, endormie sous la lumière blafarde des candélabres de l'éclairage urbain.

Les trois jeunes avancent à grand pas.

Bien qu'ils soient côte à côte, presque à se toucher, ils éprouvent le besoin de s'interpeller à voix haute, si bien qu'on croirait une manif, progressant dans la rue, à l'heure où les syndicalistes sont devant la télé.

Ils viennent de passer devant la maison de Julien, qui s'est mis à sa fenêtre.

« Ils cherchent sûrement du travail », grommelle celui-ci en son for intérieur.

Brandon et Dylan l'ont aperçu, et lui font un doigt d'honneur. Ils se montrent volontiers moqueurs envers les gens qui mènent une vie normale, en particulier ceux qui gagnent leur argent d'une manière licite. Or Julien est de ceux-là, ils savent vaguement qu'il est ingénieur sur un chantier.

-Déconnez pas, les mecs, leur dit Aziz. C'est mon voisin.

Aziz a de l'estime pour Julien, et pour sa femme, Anne, qu'il a déjà aperçue alors qu'elle se rendait à son travail à l'hôpital. Leurs deux familles mènent des existences discrètes et s'entendent plutôt bien.

-C'est quand-même un cave, rétorque Brandon.

Brandon, lui, est un affranchi. Un vrai mec, et non un pue la sueur.

Dylan demande :

-Tu t'arrêtes chez toi, Aziz?

-Pas besoin, répond ce dernier. Ma reum et mes reusdés sont devant la télé. Je les verrai en rentrant

Il n'aime pas inviter ses potes chez lui. C'est compliqué : il doit entrer en éclaireur prévenir sa mère pour qu'elle mette son hidjab.

D'ailleurs, Nour, l'ainée de ses deux sœurs, va atteindre ses dix ans. Il faudra bientôt en acheter un pour elle.

-Putain ! s'exclame Dylan. C'est trop bien ! Maintenant on met 20 minutes de moins pour aller au centre ville.

Putain ! Il commence toujours ses phrases par ce mot, qui est pour lui une majuscule oratoire dont il orne son discours, à l'instar des moines copistes du moyen âge, qui débutaient chaque chapitre par une lettrine, magnifiquement ouvragée. Il a sa coquetterie, Dylan, il aime la belle ouvrage.

-Mais faut quand même y aller à pincés, grogne Brandon, maintenant que le bus ne dessert plus la cité. Tout ça pour un ou deux caillassages !

-Tu oublies, objecte Aziz, le bus qui a cramé au terminus de la cité. Le chauffeur a failli cramer avec !

-On était vénère. Il voulait nous faire descendre parce qu'on foutait la merde.

Dylan hausse les épaules avec indifférence

-J'm'en bats les couilles, dit-il. De toute façon j'avais jamais le rond pour prendre un ticket.

Brandon ricane

-Tu sais pas y faire. Faut jamais prendre de ticket. Le chauffeur, tu l'as au trac.

Dylan et Brandon habitent la cité sensible du Val des Roses, à la périphérie de la ville. Une énorme cité de 4000 habitants, dont l'axe principal, l'Allée des Jasmins, finissait naguère en cul de sac, barrée qu'elle était à son extrémité sud, par un immeuble de huit étages, la barre Chambord, qui abritait plus de 200 logements.

Pour désenclaver la cité, le maire avait eu l'heureuse idée de faire implorer ledit immeuble, qui s'était effondré sur lui-même, très lentement, avec des grâces de ballerine d'opéra, et dans un nuage de poussière. Un spectacle inoubliable offert aux résidents, et que la télé avait retransmis pour que la France entière puisse en profiter.

Brandon habite la tour Chenonceau, à l'autre bout de l'Allée des Jasmins, un gratte-ciel de dix-huit étages, dont l'ascenseur ne fonctionne qu'épisodiquement.

Dylan, lui, habite la barre Versailles, qui n'a que six étages mais qui borde l'allée sur plus de 300 mètres.

Aziz habite rue Gambetta, dans le pavillon voisin de celui de Julien. C'est un garçon calme et sérieux.

D'ailleurs, il a l'air d'un homme d'affaires. Vêtu d'un jean propre, d'un pull, et de baskets non crottées, on dirait qu'elles sont neuves...

Dylan porte un survet informe et Brandon un jean, un bishop dont le fond de culotte lui arrive à mi cuisses, et pourvu de déchirures élégantes et créatives...

Deux gravures de mode des banlieues

Aussi différents qu'ils soient, les trois zyvas sont inséparables.

Aziz

Elle était bien commode, pourtant, la barre Chambord. Aziz y avait établi son quartier général pour le bizness. Son bureau, en quelque sorte.

Il rôdait dans le hall, parfois pendant des heures, les mains dans les poches, surveillant l'entrée et la porte de l'ascenseur. Les habitants, qui rentraient du travail, ou de la supérette, passaient en rasant les murs. Les yeux rivés au sol, la tête rentrée dans le col de leur veste, ils affectaient de ne pas le voir. Pourtant nul n'ignorait la raison de sa présence en ces lieux.

Si un inconnu se présentait, il n'hésitait pas à lui demander ses papiers et à le questionner sur les raisons de sa présence, à lui demander dans quel appartement il se rendait et ce qu'il comptait y faire... Si la réponse ne lui convenait pas, il se réservait le droit de lui barrer la route et de l'inviter à se faire pendre ailleurs.

C'est un homme d'ordre, Aziz

Quant à l'imprudent qui aurait osé un regard dans sa direction, Aziz le rembarrait d'un coup de pression, la main passée à plat sur le cou, en un geste éloquent de décapitation, qui signifiait : « toi, t'es mort ! »

Progressivement, les habitants se sont faits de plus en plus rares : le bailleur social les relogeait ailleurs. On a commencé à murer les fenêtres des appartements vides. Le business

est devenu plus facile dans l'immeuble déserté car les planques abondaient dans les logements vides. Hélas ! Bientôt le bruit courut que la bâtisse allait être détruite. Il a fallu se redéployer

Aziz a donc investi la tour Beaugency, la jumelle de Chenonceau, située sur l'Allée des Primevères, où il a aussitôt fait régner la même discipline qu'à Chambord. Parallèlement, il a occupé deux caves de Versailles, dans lesquelles les locataires, deux vieilles personnes paisibles ne venaient jamais. Il a cassé les serrures, vidé avec l'aide de ses potes les vieilleries qui y étaient entassées, et installé ses propres cadenas. Maintenant, elles lui servent de local pour préparer sa came, la couper, et préparer ses doses avec une balance électronique.

C'est qu'il est particulièrement sérieux, Aziz. Il organise son négoce mieux que s'il sortait d'HEC, le don personnel et l'expérience aidant...

En plusieurs endroits de la cité, en particulier sur la tour Beaugency, la barre Versailles et la tour Chenonceau, il avait affiché au feutre noir sur des panneaux de carton, les tarifs de ses spécialités :

Beuh :.... € 1g

Koke :€ 1g

Blanche : ...€ 1g

Les tarifs étant ajustés presque quotidiennement, selon les arrivages et les difficultés éventuelles avec la police

Parfois, comme au supermarché, il faisait des promotions

Il n'a jamais rien sur lui, Aziz. Ni dope, ni hash, ni rien... Les doses, enveloppées dans du papier, sont scotchées sous les boîtes à lettres, planquées dans les interrupteurs, dans les boîtiers techniques, ou encore derrière les panneaux d'affichage...

Bien commode aussi, la suppression des espèces ! Autrefois, les dealers se faisaient prendre parce qu'ils étaient en possession de fortes sommes dont ils ne pouvaient justifier la provenance. Aziz n'a jamais d'argent sur lui.

Pour être servi, le client doit avoir payé en ligne et présenter un mail comportant un code... Question d'organisation !

Et Aziz est organisé. Un pro.

En garçon sympa, toujours prêt à rendre service à ses potes, et ils sont nombreux, il a toujours un peu d'herbe à proximité, pour ceux qui veulent se régaler d'un joint. Toujours à prix d'ami ! Jamais gratuitement : il ne faut pas donner aux potes des mauvaises habitudes.

Mais ses vrais clients, ce sont les accros à la blanche, la vraie schnouff. Les réguliers, qui viennent chercher leur dose après avoir réglé leur dû. Quand un fixer en manque vient le supplier de lui en donner, avec la promesse d'un paiement ultérieur, il mettait en avant les risques de son métier, en butte aux tracas policiers comme aux exigences des grossistes. La dope, ce, n'est jamais à crédit !

Quant à lui, il paye recta ses fournisseurs. Il sait bien que toute indélicatesse envers eux se paie comptant et au prix fort. Récemment encore, un de ses jeunes collègues de seize ans a été retrouvé mort, criblé de balles, dans sa luxueuse voiture transformée en passoire.

Il ne deale jamais de drogue chimique : ni LSD, ni extasy pour lui, c'est de la saloperie. Il reste fidèle aux dopes classiques, et aux mêmes fournisseurs. Car il compte bien monter dans la hiérarchie, devenir un intermédiaire, puis un grossium. Avoir plus de responsabilités, et surtout gagner plus de tune. Pour cela, il faut inspirer confiance, prouver qu'on est sérieux et fiable.

Lui-même, il ne consomme jamais rien : ni blanche, ni neige, pas même le moindre joint : toute cette merde lui semble pire encore que l'alcool interdit par la religion.

Dylan

Dylan est un artiste.

Naguère, il aimait roder la nuit avec son pote Randy. Un autre artiste. Ensemble, ils taguaient les murs. C'est de l'art. De l'art urbain.

Au départ, Dylan et Randy dessinaient séparément. Le travail de Dylan étant plutôt de nature anatomique tandis que l'art de Randy s'apparentait plutôt à la calligraphie. Randy ne dessinait rien, il se contentait de signer. Mais quelle signature !

Il avait adopté le pseudo de :

SCHKRECKSCH !

Un graf^e majestueux, total, absolu ! En lettres tarabiscotées, arrondies, pénétrant les unes dans les autres, et dans lesquelles le regard se perdait. Enormes, hautes de deux mètres et parfois plus, on les voyait à plus de cent cinquante mètres, avec leur pourtour de couleurs flamboyantes, et l'intérieur de couleurs plus sobres, elles se détachaient sur le fond grisâtre et parfois lépreux du support.

D'aucuns croyaient y voir un nid de serpents éclos sur la tête d'une Gorgone, ou des sexes turgescents intriqués dans d'ignobles coïts, voire même des ventres gravides sur le point d'enfanter des monstres... Mais l'auteur, et Dylan avec lui, préférerait y voir des joutes amoureuses, et un avenir fécond de bonheur et de prospérité.

Mais à chaque fois, il s'agissait bien d'un chef d'œuvre qui comblait de fierté son créateur. Bientôt, Dylan dut reconnaître la supériorité du maître. Ils se mirent alors à travailler en duo. Randy traçait en couleurs flamboyantes le contour tarabiscoté des lettres, travail nécessitant une grande créativité, Dylan, plus modestement, remplissait avec une teinte faisant contraste.

La glorieuse signature apparut partout. Sur les soubassements des immeubles, sur les palissades des chantiers, sur les murs de soutènement, sur les ponts... Et même sur les culées des viaducs du chemin de fer ou de l'autoroute. Un exploit ! Car, sur l'emprise ferroviaire comme sur le bitume ; il fallait jouer avec des bolides lancés à vive allure, et les éviter à la manière du toréador qui s'esquive pour éviter les cornes du taureau.

Il était généreux, Randy, comme tous les génies. Il ne comptait ni ses efforts ni son argent, et dépensait de vraies fortunes en bombes de peinture, de toutes les couleurs.

Hélas !

Par un soir d'automne triste et pluvieux, le rapide de 21h10 a 15 minutes de retard. Après avoir consulté sa montre : 21 h 17, croyant qu'il était déjà passé, Randy s'installe sur le bord de la voie sous l'œil admiratif de Dylan qui occupe l'autre voie.

Randy se surpasse, figole avec minutie et habileté les contours des lettres, sous les encouragements de son coéquipier, tout en donnant des instructions sur les teintes à employer pour parfaire l'ouvrage. Jamais le graf n'a été aussi beau !

Randy se rengorge.

Il recule d'un pas pour voir l'effet d'ensemble.

Le rapide surgit. Fracas épouvantable ! Hurlement de métal ! Crissement de freins ! Des gerbes d'étincelles jaillissent, ruissellent entre les roues, illuminent la nuit noire.

Miracle ! Dylan s'est sauvé.

Atterré, hagard, il regarde ce qui reste de son ami : quatre petits tas que l'on recouvre en hâte de couvertures ensanglantées. Ecrabouillé. Dispersé sur les voies « façon puzzle ». Eparpillé sur des dizaines de mètres... Les pompiers s'affairent, portant des civières... On demande au conducteur de descendre de sa machine pour voir s'il peut refouler son train.

Il manque la tête. Il faut la retrouver.

Le conducteur refuse. Il faut plusieurs minutes pour le décider à descendre. A peine a-t-il pris pied sur le ballast qu'il se met à vomir. Les pompiers l'aident à s'essuyer les yeux. On lui donne un cordial.

La tête est sous la machine. Il suffit de reculer de quelques mètres.

La police arrive pour les constatations.

Dylan, lui, ne peut toujours pas bouger. Paralysé par l'horreur.

Enfin, on réunit sur une civière les tronçons de son ami, on les empile et on emmène le corps. Une machine haut le pied arrive. Un homme en descend, il doit remplacer le conducteur choqué, incapable de poursuivre sa route, et que l'on fait monter dans cette machine qui part aussitôt.

La motrice du rapide est longuement aspergée avec un nettoyeur haute pression : le sang avait giclé jusqu'au pare-brise.

Le train peut maintenant repartir. Avec 2 h de retard.

Les thanatopracteurs se sont surpassés. Dans la bière, Randy a un aspect normal.

Ils ont recousu les morceaux pour les faire tenir ensemble, pense Dylan, qui admire leur savoir faire. La tête tient bien en place, ils ont même réussi à donner un sourire au jeune artiste, qui part ainsi pour l'éternité avec l'air réjoui d'un gamin qui vient de faire une bonne blague.

Pieusement, Dylan met dans la bière les bombes de peinture récupérées sur les lieux du drame. Intérieurement, il jure de reprendre le flambeau pour que la prestigieuse signature ne soit jamais oubliée.

Il se considère comme l'héritier du maître.

S'introduisant furtivement dans le dépôt, il avait travaillé tout un mois, de la tombée du jour jusqu'au petit matin, sans relâche, pour faire apparaître progressivement la prestigieuse signature SCHKRECKSCH sur chacune des voitures d'une des rames de banlieue.

En hommage à son ami.

Brandon

La passion de Brandon, c'est plutôt le sport. Il n'a pas son pareil pour balancer du quatrième étage de la tour Chenonceau un caddie dérobé au supermarché. Surtout sur le crâne des importuns, en particulier ceux qui portent des uniformes. Il s'entraîne avec abnégation et persévérance au lancer de canettes de bière, après les avoir soigneusement vidées. Son plaisir est de les voir s'écraser avec fracas sur le bitume vérolé de nids de poules, en formant des gerbes cristallines.

Brandon, c'est son plus grand plaisir, a coutume de harceler la gravosse qui descend à 11 h chercher son courrier drapée dans sa robe de chambre pisseuse. Pour lui faire honte, il se moque de ses airbags avachis qui dégoulinent sur sa brioche proéminente, et la poursuit dans

les couloirs en se pinçant le nez, clamant à tue-tête que sa moule schlingue le maquereau pas frais... Il agonit d'injures et d'obscénités la petite instit qui rentre de l'école en poussant devant elle ses deux gamins au regard apeuré

Il n'hésite pas à sortir sa teub, pour pisser, en un flot vengeur autant qu'abondant, sur la porte du voisin irascible qui a porté le pet aux keufs, un jour qu'il a foutu le dawa dans sa turne.

Si on ne peut plus mettre du rap à donf à deux heures du matin...

« Un keum qui béflan grave parce qu'il a du taf, hurle-t-il, Je m'en bats les couilles de tous ces jackys qui veulent dormir sous prétexte qu'ils se lèvent matin pour aller au chagrin. Si ça ne lui suffit pas, j'irai chier sur son paillason »

Il l'a déjà fait. Très rigolo quand l'intéressé marche dedans en sortant de chez lui.

Contrairement à Dylan, qui rêve d'être reconnu comme artiste, Brandon ne cherche pas à passer à la postérité.

Il aime la fête, Brandon, il aime inviter ses potes à faire la nouba dans les caves de la tour Chenonceau. Il arrive parfois, sous de fallacieuses promesses, à y entraîner des filles. S'il est en fonds, ou si Aziz a poussé la générosité jusqu'à lui filer quelques brins de beuh, on se fait un joint qui passe de main en main. Quand les meufs sont en plein trip, on passe aux choses sérieuses et la fête bat son plein.

Aziz y a mis bon ordre. Les caves, c'est son domaine, son laboratoire, le siège de son entreprise. Pas question que les keufs s'intéressent de trop près à ce qui s'y passe. Brandon a dû se replier dans l'appart' où il vit avec sa pauvre mère. L'alcool aidant, il arrive qu'une meuf passe de main en main, si l'on peut dire. Sa reum, qui n'en peut plus mais qui n'ose pas la ramener se cache sous la couette, la tête enfouie dans un oreiller, pour ne pas entendre les cris.

Pourtant, Brandon n'est pas insensible aux arts. Trouvant le hall d'accueil de la tour Chenonceau trop vide et trop triste, avec sa peinture verdâtre et ses rangées de boîtes aux lettres déglinguées, il a eu l'idée de l'enrichir d'un chef d'œuvre qui forcerait l'admiration des résidents tout en leur donnant l'impression d'habiter une demeure princière. Un chef d'œuvre inoubliable, qui relèguerait la Joconde et la Jeune Fille à la perle au rang de vulgaires croûtes. L'artiste ? Il l'avait sous la main : il lui a suffi d'exploiter le talent naturel de son ami Dylan. Celui-ci, sur ses instances, a donc orné l'un des murs d'une énorme bite en érection, dessinée à la bombe de peinture noire, dressée vers le ciel, face à l'ascenseur, comme une prière ou un défi. Posée sur une paire de testicules hérissée de poils raides et dardés comme des flèches, la verge mesure plus de deux mètres de haut, au point que Dylan a dû monter sur un escabeau pour terminer son œuvre. Il a travaillé trois jours durant pour figoler la peau, avec son grain, ses boursouflures et une grosse veine saillante... Il a soigné les plis du prépuce, tel un drapé à l'antique et le gland, comme un dôme monstrueux, violacé, barré par son méat qui laisse échapper un geyser de gouttelettes, une éruption de sperme qui retombe sur le sol en une averse, une ondée destinée à féconder la terre entière.

Pour faire peur aux pucelles ? Allons donc ! Les gars de la cité tournent autour de la bite comme les planètes autour du soleil. Elles ne le savent que trop et ne jettent au chef d'œuvre qu'un coup d'œil blasé. Il n'est que l'expression, le totem d'une masculinité toxique.

Experts l'un comme l'autre dans la tchatche des cités, ils affirmaient leurs opinions dans la langue fleurie des zonards. Deux petites terreurs de quartier.

Avenue Gambetta

-Putain ! s'exclame Brandon, ils vont repeindre les cages d'escaliers

-Encore ? Ils ont du flouze à foutre en l'air ?

La cata !

Il pense à son chef d'œuvre, cette pine énorme et si expressive qu'il a représentée face à l'ascenseur pour que tout le monde la voie, et qu'il faudra refaire une fois la rénovation terminée

-C'est le maire qui l'a décidé, intervient Aziz, Il prétend que la ville doit faire un effort pour réhabiliter les cités sensibles

Aziz adore parler Vaugelas, comme on le lui a appris au lycée qu'il a fréquenté jusqu'en classe de seconde. Les potes sont sciés lorsqu'il sort son langage de ministre

-Mais au moins, ils vont pas repeindre les murs extérieurs des immeubles ?

Il pense à son graf, menacé lui aussi.

-Putain ! faudra tout refaire !

Consternation.

Un bref silence. Les trois zyvas marchent vers le centre ville dans une atmosphère quasi funèbre. Brandon aurait bien besoin d'une petite consolation

-T'aurais pas de la beuh pour moi ? implore-t-il.

-Dis donc ! Tu crois quand même pas que tu vas bédaver à croume ?

-Tu peux bien faire ça pour un pote.

-Et quoi encore ? Moi, mes fournisseurs, je dois les payer. Si tu veux de l'herbe, file d'abord le bif.

-Laisse bet', Brandon. Il est rupin, mais c'est un racho.

Des consolations ? Il y en a parfois qui tombent du ciel. Il suffit de les évoquer pour en profiter une seconde fois :

-Dylan, tu te souviens de la meuf qu'on a pécho, la semaine dernière?

-Ouais. C'était top !

-C'est une chaudasse. Elle avait la teuch toute baveuse. J' te jure, elle mouillait.

-C'est vrai ? tu lui as touché la chatte ?

-J' te jure ! J'avais la main dans sa culotte. J'te jure ! La vie de ma mère ! J'avais le doigt tout mouillé.

-Putain ! Le cul !

- Te plains pas, je te l'ai passée. Tu l'as laissée filer.

-Je tenais la bride de son sac. J'voulais pas risquer de le lâcher. Et puis, elle criait et se débattait comme une furie.

Si Brandon est porté sur le sexe, Dylan, lui, va tout de suite à l'essentiel : il est bien plus motivé par le contenu du sac, en particulier la carte bancaire sans contact. Et même les papiers : ils contiennent des renseignements vendables sur internet, toujours utiles pour faire un coup fourré.

-Tu t'es démerdé comme un boufbif. Je t' la tenais. T'aurais pu sortir ton barreau et mettre une cartouche. Son keuss t'aurais pu l'engourdir en plus !

Brandon est un primaire. Dylan, lui, sait que pour un viol, les flics ne sont pas près de lâcher le morceau, et c'est Alcatraz aussi sec. Alors que pour un sac...

-Y a des gens qui se sont mis aux fenêtres. P't'être qu'i zon téléphoné aux keufs.

-Elle s'est atchavée en hurlant comme un putois !

-Nous non plus, on a pas mois dans le secteur.

-T'as toujours l' trac d'partir en calèche. Moi, j'm'en bats les couilles, des condés !

Dylan, plus prudent, avait entraîné son compère vers une position de repli.

-Moi, dit-il, j'l'ai revue hier. Elle ne rentre plus toute seule du chagrin, le soir. Elle se fait raccompagner par une copine, en bagnole.

-La salope !

-Ouais, soupire Dylan. En plus, elle a fait opposition sur sa carte. J'ai juste pu m'en servir deux fois. Deux demis de bière : une misère !

-La salope !

Hélas ! Les efforts les plus méritoires sont parfois si mal récompensés !

Brandon se tourne vers Aziz :

-A l'âge que t'as, tu risques vraiment rien. T'as pas dix-huit piges, t'es mineur : tu risques rien, tu as la loi pour toi. Les keufs, y peuvent pas de foutre au carpla.

Il se souvient des multiples entrevues, qu'ils avaient eues l'un et l'autre, avec le juge des enfants, et des nombreuses mesures éducatives dont ils avaient bénéficié. Le dix-huitième anniversaire passé, ils avaient redoublé d'attention et de prudence, pour ne pas se faire prendre.

-A ta place, insiste-t-il, j'men mettrais plein la lampe, j'enfilerais toutes les schnecks.

Il pousse son bas ventre en avant pour mimer un coït brutal.

-Les filles, c'est pas mon affaire, rétorque Aziz avec une moue condescendante. Plus tard, j'aurai ma mifa. Une vraie famille, une famille nombreuse et respectable, avec des enfants bien élevés, et qui font des études. Je ne serai pas un zonard comme vous.

Pourtant, Aziz pense à Fatiah. Elle lui plaît bien, Fatiah, malgré son âge, 25 ans. Petite infirmière compétente et dévouée, tout le monde l'aime dans la cité, même le vieux Dupont, un nostalgique de l'Algérie Française.

Elle ne porte pas le voile, et ne pratique pas sa religion de manière ostentatoire, mais Aziz l'aime bien quand même. Parfois, il rêve d'être en couple avec elle, d'avoir une jolie petite famille et un emploi légal.

Aziz rêve.

Toute la banlieue rêve... Elle rêve d'ailleurs, elle rêve d'autre chose. Comme le pays tout entier.

Il est tiraillé, Aziz... Un travail honnête et légal, c'est bien, mais ça paye moins que le business

La baston

Quand il y a dra dans la cité, les gars de Chenonceau foutent sur la gueule de ceux de Versailles. Pour la bigorne, Dylan et Brandon se retrouvent donc dans des camps opposés.

Malgré les cagoules, ils se reconnaissent à leurs sapes, toujours les mêmes... Qui pourrait confondre le sweet sale de Dylan ou l'extraordinaire bishop de Brandon avec un autre accoutrement ? En bons potes, ils se ménagent et se gardent bien de se foutre des pains, préférant exploser la cheutron de ceux qu'ils ne connaissent pas.

Quand les schmitts débarquent, Chenonceau et Versailles se réconcilient aussi sec. On chasse les intrus par un caillassage intense qui les force parfois à rebrousser chemins sous les insultes et les quolibets.

Le feu de poubelle est la grande attraction de la téci. C'est un véritable opéra qui, par son côté spectaculaire et poétique réjouit petits et grands. Quand les pompiers raboulent, on leur a préparé un comité d'accueil qui, là encore, fait appel aux créativité réunies des deux immeubles. Jets de bouteilles insultes et horions pleuvent sur les soldats du feu, qui ne peuvent achever leur tâche que sous la protection des keufs.

Tout porteur d'uniforme, quelle qu'en soit la couleur, est assimilé à un ennemi
La baston, c'est la baston. Dans la cité du Val des Roses, la baston, c'est sacré
Parfois, ça tourne à la guerre. Comme lors de l'expédition punitive contre la cité Beau Rivage...

La cité Beau Rivage ? C'est la plus ancienne des *cités sensibles* de la ville.

Sa construction date du début des années 60, sous l'impulsion du maire communiste d'alors, soucieux d'offrir aux travailleurs des appartements assez grands pour leurs familles et dotés du confort moderne : cuisine, salle de bain et toilettes. Zélateur passionné du monde communiste, et persuadé que la science soviétique allait sauver le monde et procurer à tous le bonheur et la plénitude, le brave homme l'avait baptisée « Cité du Cosmos ». C'était une Russie en miniature, avec son avenue Lénine, sa place Stalingrad, sa tour Gagarine, son immeuble Soyouz et son bâtiment Baïkonour... Tout ce qu'il faut pour rêver ! Y compris le mini square avec la statue en bronze de la chienne Laïka et le rond-point agrémenté d'un spoutnik. Fasciné par la puissance industrielle et technologique russe, il a même inauguré en grande pompe une avenue Tchernobyl.

La politique, ça va, ça vient... Dans les années 70, quand la droite est revenue au pouvoir, la « Cité du Cosmos » est devenue cité Beau Rivage, l'avenue Tchernobyl a été débaptisée avant même la catastrophe, les balcons des tours et des bâtiments ont été peints de diverses couleurs. La tour Gagarine est devenue la tour Rouge et seuls quelques nostalgiques lui donnent encore le nom du cosmonaute soviétique. L'avenue Lénine et la place Stalingrad ont conservé leurs noms. Laïka et le spoutnik sont toujours là.

La place Stalingrad est, bien sûr, indéboulonnable, mais Adrien d'Ettheules, le maire de droite qui vient d'être réélu compte bien s'attaquer à Lénine.

La guerre entre le Val des Roses et la Cité Beau Rivage ? Un truc de oufs ! Une embrouille à cause d'une zoulette de Chenonceau qui s'était fait pécho par un fromage blanc de Beau rivage, qui habitait la tour Gagarine. Un vrai prix de Diane, cette meuf, une mastercard avec ses airbags choucardes et son petit cul sympa, et Momo se la réservait pour son usage perso.

Il faut dire que les meufs sont une richesse pour les keums de la téci, elles peuvent se rendre utile de bien des façons, et elles sont la marque d'un certain standing.

Autant dire qu'il avait le seum, Momo, même qu'il était grave venère.

« L'aut bâtard, m'a manqué de respect ! Il a trop abusé, J'vais l'fumer ! A Beau Rivage c'est tous des feufa. »

Le respect. C'est le maître mot dans la cité.

Il a rameuté ses potes

« Zyva ! On peut pas laisser béton ! On est pas des fiotes ! »

Tous les cailleras de l'Allée des Jasmins, ceux de la tour comme ceux de la barre, ont pris les patins de Momo.

« Il a raison ! A beau rivage, c'est facho et compagnie ! »

Ils sont allés comme un seul homme chercher du suif à ceux de Beau Rivage. Et parmi eux, Dylan et Brandon.

-Comme on leur a niqué la race à ces bouffons ! s'exclame Dylan, l'œil humide d'émotion.

Souvenir, souvenir...

-Putain ! C'était hardcore ! approuve Brandon.

-Et quand on a cramé l'école maternelle !

-Mortel ! La teuf pour les lardons !

Il fallait bien montrer qui est maître de la place et aussi faire un feu de joie pour fêter la victoire. Se partager les dépouilles de l'ennemi.

Les choses se sont gâtées quand les bourres ont déboulé. Ils voulaient enchrister les meneurs, ces bouffons ! Aussitôt, c'est le baroud, avec pavés, cocktails Molotov et tout le reste !

Quand ils ont vu Momo sortir son gun, Brandon et Dylan ont calté.

-On s'arrache ! a clamé Dylan. Risquer la gav pour une pouff ? faudrait être chtarbé hypergrave !

La sagesse même !

Teuf à la Téci

La cité n'est pas toujours triste, malgré la monotonie et l'absence d'espoir...

Au milieu de l'allée des Jasmins, en face de la barre Versailles, la municipalité a aménagé un mini square. Un bac de ciment grisâtre, un peu esquiné, rempli d'un sable d'une propreté douteuse, avec quelques étrons canins... Un toboggan déglingué permet aux moutards d'y atterrir, à leurs risques et périls, après une glissade triomphale ponctuée de cris de joie.

Un univers, un paradis pour les mômes qui s'y aventurent sous l'œil vaguement inquiet des parents.

Tout autour, quelques buissons étiques arborent au soleil – quand il y en a – leurs feuilles couvertes de poussière. Ils sont bien ancrés dans la terre grise, presque blanche, jonchée de papiers gras et de canettes métalliques, où l'on découvre parfois des préservatifs usagés, voire même des seringues... Ils entendent bien résister. Résister à tout, à l'abandon, à l'horizon bouché, à l'absence d'avenir...

Parfois, les djeuns s'y réunissent.

L'un d'eux apporte une radio. Aussitôt, la musique jaillit des haut-parleurs. Un rythme bien scandé, le rap des ghettos noirs de New York, dont la puissance arrose les immeubles alentours.

Sur la musique, Bintou se lance. C'est une jolie zoulette, originaire du Mali. 15 ans à peine, toute frêle sur ses deux longues jambes. Une multitude de tresses noires couronnent un visage d'ange.

Le cercle s'agrandit pour lui faire de la place.

La danse se déploie, moment de grâce hors du temps et de l'espace. Le Top Rock, la préparation à la chorégraphie. Les jambes passent d'un côté puis de l'autre, en avant et en arrière. La jeune fille allonge ses bras, virevolte, souple et féline. Elle a dressé sa tête comme pour la planter dans le ciel.

Les jeunes font cercle autour d'elle. Certains l'encouragent de la voix.

Puis elle fait son drop et commence le footwork

Elle tourne avec grâce, s'appuyant sur ses mains, tout en pliant les genoux.

Elle danse au sol, sur les pointes des pieds et sur ses doigts tendus. Ses membres se croisent et se recroisent en un ballet acrobatique.

Soudain, la voilà qui lance ses jambes vers le ciel. Elle reste un moment statique sur une main avant d'enchaîner les freeze... Une rotation rapide sur l'épaule, puis sur la tête, une headspin accélérée par des scratches rapides

Soudain, elle se redresse et la voilà sur pieds.

On l'applaudit.

On l'admire. On trouve qu'elle est aussi bonne qu'un garçon.

Elle rêve de l'Opéra... Mais sa maman n'a pas pu l'inscrire à un cours de danse classique, faute de moyens.

Qu'importe ! Elle a quand même réussi à mettre un peu de joie dans l'univers terne du béton. Pour un instant la grisaille a disparu par la toute puissance de l'art.

Mais la grande fête, c'est surtout la nuit du 31 décembre au premier janvier. Et parfois aussi, le 14 juillet. Mais moins.

Pour les cailleras, c'est l'occasion de cramer des bagnoles.

Bien sûr, ils aimeraient bien cramer les belles caisses des rupins, celles des bourgeois pleins aux as. Les Mercédès, les BMW, les grosses Audi... Ce serait si spectaculaire ! Des feux de joie ! Et surtout, ce serait renverser la table, une sorte de petit « grand soir », en attendant mieux... Mais elles sont bien à l'abri, dans leurs garages, hors de portée des cocktails Molotov des zyvas. D'autant plus que les bourges n'habitent même pas la cité ; ils sont réfugiés dans leurs ghettos de riches et ne vivent qu'entre eux.

Au centre ville, la plupart des maisons n'ont pas de garage. Ils pourraient se rabattre sur les petites citadines des employés ou des cadres moyens, parfois garées pare-choc contre pare-choc, en longues files. Mais c'est loin et, les jours de fête, quand ils sont rebous pour avoir trop picolé, ou qu'ils ont abusé du hash, ils n'ont plus le courage ou l'envie de se déplacer.

Alors ils travaillent en local

-Dis donc, Brandon ?

-Ouais ?

-Tu t'en souviens du dernier 14 juillet ?

-C'était top !

Il n'y avait plus que quelques bagnoles : celles de propriétaires trop confiants ayant jugé inutile d'aller se garer hors de la cité.

Une joyeuse bande de cailleras s'égaille dans l'Allée des Jasmins. Une dizaine, et parmi eux Brandon et Dylan... Le meneur, c'est Mouloud. C'est à lui que revient l'honneur de mettre le feu. La bande dispose de tout le matériel ad hoc : un bidon d'essence, des chiffons et un marteau pour briser les vitres et les pare-brises...

Mamadou les accompagne. Il n'est pas méchant, Mamadou. Il est plutôt bien intégré, la preuve : il travaille. Mais c'est quand même rigolo de voir cramer des bagnoles. Il se contentera de regarder.

Mouloud n'aime pas trop Mamadou. Pas seulement parce qu'il est Black. Mais il a renié sa race et trahi sa religion. Il a oublié que ses parents sont venus d'Afrique, et peu à peu le pays d'accueil a déteint sur lui. Il a pris les habitudes des roumis, il travaille avec eux... Il paraît qu'on l'a vu boire de la bière, attablé dans un bar avec des collègues.

Mouloud le soupçonne même de se régaler de hâlouf, lorsqu'il est seul chez lui.

En un mot, c'est un bounty, presque un Céfran. Un bounty ? C'est une friandise, une barre chocolatée fourrée à la noix de coco. Une insulte terrible pour un Africain qui, malgré sa couleur a pris les habitudes et la mentalité des Blancs.

C'est la nuit, on n'y voit rien parce que l'éclairage public est en panne. Le groupe avise une vieille bagnole. Aussitôt, Mouloud s'acharne sur le pare-brise avec son marteau, Brandon verse un flot d'essence dans l'habitacle et Dylan prépare un chiffon imbibé d'essence.

-Putain les mecs ! hurle Mamadou. Déconnez pas, c'est ma bagnole !

Trop tard ! Un briquet. Le chiffon prend feu aussitôt. Dylan le jette et le véhicule s'embrase.

On le regarde brûler avec, dans les yeux, une vraie joie de pyromane. Même Mamadou reste là, fasciné. Il faut bien s'écarter un peu, à cause de la chaleur de fournaise. Mais on regarde.

Ce n'est que lorsque les pompiers arrivent que la bande de cailleras se disperse.

Le lendemain, il ne reste que la tôle noircie et les armatures des sièges dans une grande flaque d'eau...

-Putain, la crise ! hurle Dylan, réjoui à cette évocation, on a cramé la chiotte à Mamadou !

-Putain ! approuve Brandon, en connaisseur.

C'était un vieux tacot qui n'en pouvait plus, mais qui menait quand même le pauvre Mamadou jusqu'au supermarché où il exerçait la fonction de vigile.

Depuis, comme il ne pouvait plus se rendre à son travail, on l'avait viré.

Maintenant, il tient les murs de la cité, avec ses potes... Il ne leur en veut nullement. Après tout, brûler des voitures, c'est comme un rite. C'est quasiment sacré, et personne n'y peut rien.

De temps en temps, Mamadou se rend à l'endroit où il ne reste plus qu'un rectangle de macadam noirci et craquelé par la chaleur, comme on va se recueillir sur la tombe d'un ami.

-Toi, Aziz, tu y étais pas... T'es jamais là quand on rigole.

-J'étais chez moi, avec ma mifa.

Brandon rigole :

-Comme un bourge !

-Parfaitement. Un bourgeois. Je suis un cadre commercial. Vous, vous ne serez jamais que des cassos.

-On est des cassos, mais on s'est bien marré ! T'aurais vu la gueule de Mamadou ! C'est pas par hasard que Mouloud a choisi sa caisse !

-Il a raison, Mouloud, tranche Aziz. Mamadou, c'est un bounty, il a renié sa foi, et ça ne se fait pas.

Pour Aziz non plus, on ne transige pas avec la religion. La Foi n'a de valeur que si elle est totale, indéfectible...

En cela, il demeurait fidèle à la mémoire de son père, combattant de l' « Etat Islamique », mort en martyr, les armes à la main.

C'était trois mois avant sa naissance.

Il s'était juré de respecter strictement le Coran, le texte divin, et de s'abstenir de toute boisson interdite, de ne manger que hallal... Tout à l'heure, quand les deux cailleras essaieront de le taper pour payer leurs bières, il refusera, prétendant que son compte est à découvert. L'argent du bizness ne doit pas subventionner le vice.

Projets d'avenir

-Dis-donc Aziz...

Aziz se tourne vers Brandon, qui vient de lui adresser la parole tout en remontant son froc qui menace de tomber au niveau des genoux et d'entraver ainsi sa marche.

-Ouais ?

-A dix-sept ans t'es encore chouffeur ? Tu pourrais faire mieux.

-Quoi, faire mieux ? Glander comme toi ? Etre toujours à l'affut de un coup minable ? Moi je gagne du flouze honnêtement.

Mais Brandon insiste. Aziz l'agace avec ses airs supérieurs. C'est lui le plus jeune, et il se prend pour le chef. Il faut qu'il en rabatte :

-Faire le belek ça te suffit ?

-Je fais pas seulement le belek. Je fais la bicrave, maintenant, je suis un charbonneur.

Aziz est un garçon sérieux. Comme les espèces n'ont plus court, les clients doivent payer par virements. Le problème est de pouvoir justifier la provenance des fonds présents sur le compte. Pour éviter d'attirer l'attention, les trafiquants ont trouvé commode d'utiliser comme relais les comptes bancaires de certains de leurs employés, même de niveau modeste dans la hiérarchie de la dope : dealers ou chouffeurs. Ils savent qu'Aziz ne va pas carotter, et qu'on peut lui faire confiance.

S'inspirant des méthodes des supermarchés et des enseignes commerciales, il a imaginé de nombreux procédés de marketing : distribuer des goodies, des porte-clés ou des stylos personnalisés, aux nouveaux acheteurs, ceux qui ne sont pas encore accros... Proposer aux autres des cartes de fidélité, offrir des services ménagers ou de bricolage aux bons clients,

livrer leurs courses aux personnes âgées... Tout un contenu « social »... Mais surtout, faire de la publicité, annoncer des promotions par des flyers distribués dans les boîtes aux lettres... On le croirait issu d'une grande école de commerce, et il fait preuve d'autant d'efficacité.

Certaines de ses idées ont fortement intéressé les « gros bonnets ».

Il a même imaginé un moyen astucieux pour blanchir l'argent. Blanchir l'argent, laver l'argent sale, c'est toujours un problème. Acheter des objets de luxe, qu'il revendrait aussitôt sur internet, sur les sites réservés aux particuliers... Ni vu ni connu. L'argent serait ensuite blanc comme neige. Mais les patrons s'en tiennent aux méthodes classiques : ils lui ont proposé, dès qu'il serait majeur, de servir de prête-nom pour acheter et tenir un magasin, sandwicherie, kebab ou barber shop. Une de ces boutiques où on ne voit jamais personne, mais qui déclarent un chiffre d'affaire important, une lessiveuse à argent sale qui pourrait tourner à plein régime... Ou encore, de recruter des mules financières, à qui on envoie une petite somme en leur demandant de rembourser un peu moins. La multiplication des opérations bancaires permettrait d'égarer les fins limiers du parquet financier.

Bien sûr, il est d'accord. Il a la bosse du commerce, Aziz !

-Honnêtement, ricane Brandon. Avec tout le pognon que tu te fais, tu vas te taper l'affiche chez les keufs. Rien que tes sapes reuch, pour eux c'est chelou.

-Ya pas de blême ! Les sommes que j'encaisse ? Je n'ai qu'à dire que c'est le remboursement d'un prêt. Le client confirmera, tu penses bien : il tient à avoir sa dose régulièrement.

-Les galères, ça viendra forcément. Tu sais bien qu'ils épluchent tout, avec leurs ordinateurs. Ils vont lui sucrer les allocs à ta reum.

-Aucun risque ! Ils savent parfaitement ce qu'on fait, mais ils ont l'ordre de fermer les yeux. Il y a tant de chômage dans les quartiers, alors il faut bien que les pouvoirs publics tolèrent l'économie souterraine. Le chapardage, les trafics en tout genre, les falsifications, les imitations, le toc... Sinon comment on vivrait dans les banlieues ? Ils ne peuvent quand même pas nous laisser crever ! Alors ils laissent faire. Ce sont plutôt les bons citoyens qui sont dans le collimateur des autorités.

-J'pige pas, dit bêtement Brandon.

-Gamberge un peu ! Ils travaillent, donc ils ont de l'argent. On peut leur coller des amendes et les obliger à les payer. Gare à l'automobiliste qui roule un peu trop vite, ou qui se gare du mauvais côté ! Pas de pitié non plus pour celui qui arrose son jardin à la mauvaise heure ! Haro sur les fumeurs qui sont au mauvais endroit ! Sur les commerçants qui ouvrent alors qu'ils ne doivent pas ouvrir, sur les usages des transports qui ont des colis trop encombrants ! Sur les gens qui ont oublié de payer ceci ou de régler cela... Bref, sur tout le monde. Ce ne sont pas les règlements qui manquent, et il est toujours possible de faire payer quelque chose à un quelqu'un. Mais les voyous, eux, sont insolubles. Pour les punir, il faudrait les mettre en taule, et ça coûterait chérot ! Ils sont à l'abri des foudres de la justice, tant qu'ils ne dépassent pas certaines limites.

-C'est à vous dégouter d'être honnête ! gémit Dylan.

-Heureusement pour toi, tu es un glandeur ! Contre toi, ils ne peuvent rien.

C'est ainsi qu'il voit les choses, Aziz.

Aziz a confiance en l'avenir. Il sait qu'il va monter dans la hiérarchie de la dope. Qu'on finira par lui confier des responsabilités. C'est mektoub ! Il crâne un peu devant ses compagnons :

-A 12 ans, leur dit-il, comme chouffeur, je gagnais déjà deux fois plus que le prof !

Il avait déjà mainte fois raconté la scène à ses potes médusés. Mais il ne résiste pas à l'envie de la raconter une fois de plus, sachant le succès qu'il aura auprès de ses auditeurs.

« Un jour, après le cours de français, le prof m'appelle :

-Aziz, m'a-t-il dit, tu es de loin le meilleur, tant pour la compréhension des textes que pour l'expression orale ou écrite.

Je lui réponds ;

-Merci, m'sieu.

Et je me coule rapidos vers la sortie, car mon taf de chouffeur m'attend.

Il me rattrape par la manche

-Comme je suis ton professeur principal, je connais tes résultats dans toutes les matières et je peux t'assurer que tu auras un excellent bulletin trimestriel. Tes parents pourront être fiers de toi.

-Je n'ai que ma mère, M'sieu. Mon père est mort.

-Je sais bien que tu es dans une situation difficile. Raison de plus pour bien travailler. Le travail, ça paie toujours. Plus tard, tu pourras avoir une bourse pour aller à l'université. Avec des efforts, tu auras des diplômes. Tu pourras même espérer un poste de professeur, comme moi, si tu réussis les concours...

Le matin, je l'avais vu descendre de sa bagnole, une petite cylindrée toute minable et pourrie de rouille. Je lui réponds :

-Mon pauvre Monsieur !

Ça m'est sorti tout à trac, sans réfléchir, sur un ton de condoléances.

Et je l'ai planté là, tout ébahi. »

Les deux autres zyvas s'esclaffent. Brandon se tape sur les cuisses bruyamment.

-Putain, le boloss !s'exclame-t-il.

-Si on allait s'en jeter un ? suggère Dylan. On arrive place de l'Hôtel de Ville.

Il espère secrètement qu'Aziz va payer son coup.

-On a rencart au café de la mairie, répond celui-ci.

-Avec des tepus ? ricane Brandon.

-Avec un mec plein aux as, il a un taf à nous proposer.

-Quel genre de taf ?

-Un truc kiltran

-De la fauche ?

-Possible.

-Pourquoi il le fait pas lui-même ?

-Il exerce une profession honorable. Si tu voyais comment il est sapé : il ne lui manque que la rosette.